

Foz do Pauini

de

Jean Jacques Lefèvre

Le paysage est lassant. J'attends avec impatience de survoler une rivière, un village au moins. Juste un peu de variété dans cette infinie monotonie. Un bâillement, puis un autre regard sur cet immense moutonnement émeraude. Comment une telle richesse d'espèces, de grouillement de vie, de concentré d'exotisme peut paraître aussi banale qu'un vulgaire gazon anglais? Le petit avion, dans lequel on se traîne depuis trois heures déjà, sent le moisi. Odeur qui l'emporte sur celle du cambouis. Le ronronnement du moteur est ponctué de crachotements irréguliers. Ce zinc crasseux et délabré est aussi rassurant que le pilote.

Quand je lui ai été présenté pour la première fois à Manáos, il avait assez belle allure. Pantalon bleu marine avec un pli encore perceptible. Sa casquette de commodore et ses épaulettes à l'or terni n'avaient pas cette extravagance qu'ont en général les attributs des pilotes de l'Amazonie. La chemise, blanche et soigneusement repassée, arborait toutefois cette tache de graisse, sur la manchette droite, de laquelle je ne parvenais pas à détourner le regard. La grande question avait été: peut-on faire confiance à un pilote avec une petite tache huileuse sur la chemise? De fait, dès le premier échange de regard, je m'étais méfié, comme on me l'avait conseillé de faire, de toute manière, avec tous les pilotes de la région. Après m'être entendu sur un prix général, j'avais mesuré sur la carte régionale le cap à suivre, la distance à parcourir, avec une estimation de la consommation de kérosène. Je lui avais remis le tout avec des recommandations précises et impérieuses: décollage avec le lever du soleil, pas de passagers supplémentaires avec des montagnes de bagages et, surtout, du carburant pour un aller et retour. Car là où l'on se rendait était un tout petit village, noyé dans la jungle

d'Amazonie, avec une piste d'atterrissage, des plus primitives, ne contenant certainement pas de réserves. Pour m'assurer de recevoir le meilleur service, j'avais pris mon expression la plus sévère et la plus professionnelle, à laquelle il avait répondu par un visage chafouin barré par un immense sourire qui se voulait des plus convaincants. Et puis, il y avait toujours cette tache de graisse sur la chemise!

Et surtout, l'animal, il avait invoqué je ne sais combien d'excellentes raisons pour justifier son retard. Départ au lever du soleil, mon œil! Nous avons finalement décollé vers midi après le énième ajustement mécanique et la tantième formalité.

Apparemment, je me suis assoupi. C'est le changement de position du soleil qui m'a réveillé. On devrait être arrivé sans doute.

Et bien non! Le pilote ne trouve pas le village. Il prétend que je lui ai donné un mauvais cap. Et il n'aurait pas vérifié? Allons donc! De toute manière, il suffisait de suivre le cours du Purus vers le sud-ouest. Il m'énerve! Bon, un dernier virage à moyenne altitude par-dessus la multitude des arbres gigantesques, et on retourne sur Manáos. On a encore le temps d'être de retour avant la nuit. Le pilote me regarde décontenancé. Il ne peut pas... Il n'a pas pris du carburant que pour l'aller. Mais il est fou ce type! Il est malade. Le sang se retire de mon visage. Je sens mon cœur se pincer à s'en déchirer. Un froid mortel dégouline de ma poitrine pour descendre, lentement, en me paralysant les membres au passage. Il ne nous reste de carburant que pour une demi-heure de vol au grand maximum. Si on ne retrouve pas le chemin, il est impossible de se poser sur la cime des arbres qui s'étendent à l'infini. On va se fracasser sur la *terra firma* amazonienne! Ce pilote à la manque est un criminel!

On tourne, on prend de l'altitude, on virevolte, on plonge. Les mains du pilote sur le manche à balai sont poisseuses de sueur. Je suis malade de tous ces muscles tendus, de tous ces tiraillements dans les entrailles, de l'engourdissement et de la faiblesse de mes jambes. Mon seul souhait à présent est que, si l'on s'écrase, je puisse survivre assez longtemps pour étrangler le pilote. Lui, il fond

littéralement dans son siège. Cela me console un peu, juste un petit peu.

On l'a trouvée finalement, la piste. Ce n'était pas la bonne, mais qu'importe. On s'est posé de justesse. Il n'a même pas fallu couper le moteur. Il n'y avait plus une goutte de jus.

Je n'ai pas tué le pilote. Il a disparu d'ailleurs. À temps sans doute! Mais je ne suis pas retourné à Manáos en avion. J'ai redescendu le Purus en pirogue. Cela m'a pris quinze jours, mais aucun monstre rencontré dans la forêt amazonienne ne m'aura fait autant peur que ce fichu pilote.